

Kairos, Sisyphe et Zombies Théâtre Sorano

Trous-trous dans la réalité

Publié le 07 Décembre 2011

"La clé de la perplexité est dans le murmure de l'escargot comme un poisson dans une bouteille."

J-O. B., suivant les "Instructions pour le silence" d'Oskar Gómez Mata

Sale gosse. Cela fait peu ou prou quinze ans – depuis la création de la compagnie l'Alakran – voire vingt-cinq si l'on remonte à la Cie Legaleón-T, que le metteur en scène basque Oskar Gómez Mata secoue le panier de crabes du théâtre contemporain de ses créations marquées par un esprit qu'on ne peut qualifier que de potache, lui même assorti d'un parfait mépris pour la cohérence dramaturgique (au moins en apparence) et le bon goût. Il n'est certes pas le premier, mais lui et sa troupe s'adonnent à ce travail de découture avec un côté bon enfant qui ne peut que réjouir ceux que la grogne obligatoire finit par fatiguer. Après avoir secoué l'édition 2004 du festival ¡Mira ! avec *Cerveau Cabossé 2 : King Kong Fire*, le voici qui déboule au Sorano, sept ans de réflexion plus tard, pour y présenter *Kairos, Sisyphe et Zombies*, spectacle perforateur. Sale gosse, tiens.

"Imaginez l'irruption"

L'affaire commence de la manière la plus inquiétante pour qui connaît les travers du théâtre d'aujourd'hui : sur une vidéo. En plan fixe comme il se doit, donnant sur un intérieur quelconque. Le metteur en scène et acteur y délivre ce qui sera le pivot de toute la suite, cette conviction que nous sommes tous des morts-vivants, des zombies inconscients de l'être, tandis que ses compères zombifient gentiment à l'arrière-plan. Zombies donc, mais majoritaires et peu désireux de rester dans cet état. La solution ? "Trouons la réalité !" Et c'est parti pour le grand bazar dans un fracas d'orange...

Le capharnaüm à venir, qu'on se le dise, sera placé à jardin sous les regards bienveillants d'un portrait de l'acteur Charles Dullin menacé d'une balle de ping pong, et à cour de la propre mère d'Oskar, Maria, en provenance directe de Madrid ; à partir de quoi il ne reste plus qu'à gonfler quelques ballons de temps sphérique avant de chercher une emprise désirée sur l'instant. La chose n'est pas simple, puisqu'il s'agit de saisir le mouvant Kairos par sa touffe de cheveux. Kairos ? C'est le temps de l'occasion, la durée rencontrant l'action possible, en un mot l'opportunité fugace coincée entre l'éternité de l'Aion et l'unité totalisante du Chronos. Ben mon cochon...

Plus concrètement, la chose se fera par le refus de la prospérité par lequel réserver un espace au vide, par l'excrétion métaphorique d'un bifton de 50 €, le stetson et la kippa et le pipi en verre. "Qu'est-ce que tu fais ? – Je me vide." Par une danse de services trois-pièces mettant un peu de primesaut dans l'éloge de l'hyper-politique donné de deux voix déformées par l'inhalation d'hélium. Par la conscience fragmentaire de l'escargot et le vendeur de roses, l'usage

ludique du canon à balles, le silence obligatoire de dix minutes avec rédaction poétique à la clé et la lecture hexagrammatique du Yi King. Devant un nichoir à oiseaux géant. Pendant que mange Maria.

"Que faisons-nous ici ?"

C'est vrai, ça... Posée en fin de spectacle et réponse (insatisfaisante) reçue du *Livre des Transformations*, la question taraudera sans doute bien des spectateurs, quelque peu déroutés par le fatras aux dehors incohérents exposé sur le plateau. On croirait presque, à voir cette succession d'actions et de considérations qu'on peine à qualifier de scènes, pas même de saynètes, qu'Oskar Gómez Mata cherche comme d'autres à mettre à bas les conventions théâtrales. Et pourtant non : pas plus que Peter Handke avant lui et en dépit de l'adresse permanente au public, jamais le metteur en scène ne franchit la frontière qui sépare la scène de l'hors-scène et le théâtre est toujours là.

On ne se fiera pas plus à l'absence de fil apparent. A défaut d'être narratif ou au moins vaguement dramaturgique, il se cache dans le retour cyclique à la notion de *kaïros*, qu'elle revienne par la voie directe ou sous forme métaphorique. L'unité visuelle, enfin, tient à la permanence scénographique de la table et à celle du mauvais goût vestimentaire. Rien que de très réfléchi, donc, dans ce désordre trompeur.

Ce qui déroute, c'est justement la temporalité de l'ensemble et les rapports curieux qu'elle entretient avec la notion qu'en a le spectateur. Il y a dans cette succession de sursauts et de relâchements de l'action, dans cet étirement outrancier de la durée, dans cette façon de prendre le spectateur *ici* pour le lâcher *là* sans l'ombre d'une explication, un art de la syncope et du contre-pied qui place l'assistance dans un déséquilibre fermé à toute compréhension immédiate.

Qu'on ne s'effraye pas pour autant, puisque *Kaïros*, *Sisyphes et Zombies* n'a rien d'un pensum lourd d'intellectualité affichée. Si son discours ne révolutionne pas la pensée critique de notre temps, l'esprit farceur du potache en est le premier guide, assorti d'une générosité et d'une manière de naïveté qui font passer avec le plus grand naturel ce qui, chez d'autres, relèverait de la provocation facile. On ne s'étonne pas que les "jeunes", présents en nombre, aient adoré. Les plus rassis, eux, auront goûté le mélange d'ironie et de féroce gentillesse de certaines scènes dont nous laisserons la découverte au soin de chacun. Quant à savoir à quel point la réalité a pu être trouée... ||

Jacques-Olivier Badia